

en balance face à l'utilité pouvant découler d'autres biens qu'il sera possible de se procurer.³⁰

Lors de toute dépense d'une heure de travail, l'homme compare par conséquent la désutilité du travail en jeu (comprenant le loisir perdu plus tout mécontentement provenant du travail lui-même) à l'utilité de la contribution qu'il fera pendant cette heure à la production de biens désirés (comprenant les biens futurs et tout plaisir tiré du travail lui-même), c'est-à-dire à la *valeur de son produit marginal*. Pour toute heure il dépensera son effort en vue de produire le bien dont le produit marginal est le plus élevé sur son échelle de valeur. S'il doit abandonner une heure de travail, il abandonnera une unité du bien dont l'utilité marginale est la plus basse sur son échelle de valeur. A chaque instant il comparera l'utilité du produit sur son échelle de valeur à la désutilité d'un travail supplémentaire. Nous savons que l'utilité marginale des biens procurés par l'effort d'un homme diminuera au fur et à mesure où sa dépense d'efforts augmentera. A l'inverse, pour toute nouvelle dépense d'efforts, la désutilité marginale de l'effort continue à croître. Un homme dépensera par conséquent son travail tant que l'utilité marginale du rendement *dépassera* la désutilité marginale de l'effort de travail. Un homme arrêtera de travailler quand la désutilité marginale du travail sera plus grande que l'utilité marginale des biens plus nombreux obtenus par l'effort.³¹

Dès lors, au fur et à mesure de l'augmentation de sa consommation de loisir, l'utilité marginale du loisir diminue alors que l'utilité marginale des biens auxquels il est renoncé augmente, jusqu'à ce que finalement l'utilité des produits marginaux auxquels on renonce devienne plus grande que l'utilité marginale du loisir et que l'agent se remette au travail.

Cette analyse des lois de l'effort de travail a été déduite des conséquences de l'axiome de l'action et de l'hypothèse d'un loisir considéré comme bien de consommation.

9. La formation du capital

Les éléments donnés par la nature étant limités par son environnement et son travail restreint à la fois par sa quantité disponible et par sa

³⁰ Le loisir est la quantité de temps non passée au travail et le jeu peut être considéré comme l'une des formes que le loisir peut prendre pour procurer une satisfaction. Sur le jeu et le travail, cf. Frank A. Fetter, *Economic Principles* (New York : The Century Co., 1915), pp. 171–77, 191, 197–206.

³¹ Cf. L. Albert Hahn, *Common Sense Economics* (New York : Abelard-Schuman, 1956), pp. 1 et suivantes.

désutilité, il n'y a qu'un seul moyen par lequel l'homme peut accroître sa production de biens de consommation par unité de temps — en augmentant la quantité de biens du capital. En partant d'un travail non aidé et de la nature il doit, pour augmenter sa productivité, mélanger l'énergie de son travail et les éléments de la nature pour former des biens du capital. Ces biens ne donnent pas immédiatement des services satisfaisant ses désirs mais doivent être transformés par un travail supplémentaire en biens du capital d'ordre inférieur pour donner au bout du compte les biens de consommation désirés.

Pour éclairer sans ambiguïté la nature de la formation du capital et la position de ce dernier dans la production, partons de l'exemple hypothétique de Robinson Crusoë échoué sur une île déserte. Nous supposons que Robinson, en arrivant, se retrouve sans l'aide d'aucun bien du capital que ce soit. Tout ce dont il dispose, c'est son propre travail et les éléments que lui fournit la nature. Il est évident que sans capital il ne sera capable de satisfaire que peu de besoins, parmi lesquels il choisira le plus urgent. Disons que les seuls biens disponibles sans l'aide du capital sont des baies et du loisir. Disons qu'il se rend compte qu'il peut cueillir 20 baies comestibles par heure et, sur cette base, travaille 10 heures à cueillir des baies et consacre 14 heures par jour au loisir. Il est évident que, sans aide du capital, les seuls biens qui sont ouverts à sa consommation sont ceux qui présentent la *période de production la plus courte*. Le loisir est un bien qui est produit presque instantanément tandis que les baies ont une période de production très courte. Vingt baies ont une période de production d'une heure. Des biens avec des périodes de production plus longues sont hors de sa portée, à moins qu'il ne se procure des biens du capital.

Il y a deux manières par lesquelles des processus de production plus longs peuvent accroître la productivité au travers de l'usage de capital : (1) ils peuvent offrir une production plus grande du même bien par unité de temps ou (2) ils peuvent permettre à l'agent de consommer des biens qui n'étaient *pas disponibles du tout* avec les processus de production plus courts.

Pour donner un exemple du premier type d'augmentation de la productivité, Robinson peut décider que s'il avait à sa disposition un long bâton il pourrait faire tomber de nombreuses baies des arbres au lieu de les cueillir à la main. De cette façon il serait capable de faire monter sa production à 50 baies par heure. Comment pourrait-il faire pour acquérir le bâton ? Il doit à l'évidence dépenser du travail pour se procurer les matériaux, les transporter, leur donner la forme d'un bâton, etc. Disons qu'il faudrait 10 heures pour cette tâche. Ceci signifie que pour obtenir le bâton Crusoë doit *renoncer* à 10 heures de production de biens de

consommation. Il doit sacrifier 10 heures de loisir ou 10 heures de cueillette à 20 baies par heure (soit 200 baies), ou une combinaison des deux. Il doit sacrifier, pour 10 heures, la réjouissance offerte par des biens de consommation et dépenser son travail pour produire un *bien du capital* — le bâton — qui n'aura aucun usage *immédiat* pour lui. Il ne sera capable de commencer à utiliser le bien du capital comme aide indirecte à la production future qu'après la fin des 10 heures. Entre-temps il doit renoncer à la satisfaction de ses désirs. Il doit *restreindre sa consommation* pendant 10 heures et *transférer son travail* pendant cette période d'une production donnant immédiatement des biens de consommation à une production de biens du capital, qui ne prouveront leur utilité que *dans le futur*. La restriction de la consommation est appelée *épargne* et le transfert de travail et de sol vers la formation de biens du capital est appelé *investissement*.

Nous voyons maintenant ce qui est en jeu dans le processus de formation du capital. L'agent doit décider si oui ou non il restreint sa consommation et investit dans la production de biens du capital, et ce en comparant les facteurs suivants : L'utilité obtenue par la productivité accrue du processus de production plus long a-t-elle plus d'importance que le sacrifice de biens *présents* que je dois faire pour acquérir des biens de consommation *dans le futur* ? Nous avons déjà vu plus haut le fait universel de la préférence temporelle — selon laquelle un homme préférera toujours obtenir une satisfaction donnée plus tôt que plus tard. Ici l'agent doit comparer son désir d'acquérir *davantage de satisfactions par unité de temps* au fait que, pour ce faire, il doit abandonner des satisfactions *présentes* pour accroître sa production *future*. Sa préférence temporelle pour le présent par rapport au futur explique la *désutilité de l'attente* qui doit être comparée à l'utilité qui sera au bout du compte fournie par le bien du capital et le processus de production plus long. Sa façon de choisir dépend de son échelle de valeurs. Il est possible, par exemple, que s'il pense que le bâton lui fournirait uniquement 30 baies de l'heure et prendrait 20 heures à fabriquer, il ne prendrait pas la décision d'épargner et d'investir. D'autre part, si le bâton prenait cinq heures à être fabriqué et qu'il pouvait lui rapporter 100 baies de l'heure, il pourrait prendre la décision immédiatement.

S'il décide d'investir 10 heures pour augmenter sa quantité de biens du capital, il dispose de plusieurs manières pour réduire sa consommation. Comme signalé plus haut, il peut réduire toute combinaison de baies et de loisir. En mettant de côté le loisir pour simplifier, il peut décider de prendre un jour complet tout de suite et de ne produire aucune baie du tout ce jour là, terminant le bâton en un jour. Ou il peut décider de cueillir des baies pendant 8 heures au lieu de 10 et de consacrer les

deux autres heures à la fabrication du bâton, auquel cas la réalisation du bâton lui prendra cinq jours. La méthode qu'il choisira dépend de la nature de son échelle de valeur. Il doit en tout cas réduire sa consommation d'un équivalent de 10 heures de travail — 200 baies. Le *taux* de sa restriction dépendra de l'urgence avec laquelle il souhaite la production accrue, comparée à l'urgence avec laquelle il désire conserver sa quantité actuelle de baies.

Du point de vue analytique il y a peu de différence entre travailler pour obtenir des biens de consommation, en accumulant un stock et travaillant *ensuite* à plein temps sur le bien du capital d'une part ; et travailler pour obtenir le bien du capital et les biens de consommation simultanément d'autre part. Toutefois, toutes choses égales par ailleurs, il est possible que l'une des deux méthodes soit plus productive : ainsi, il se peut que l'agent puisse terminer la tâche en moins de temps s'il y travaille de manière continue. Dans ce cas il tendra à choisir la première méthode. D'un autre côté les baies peuvent avoir tendance à pourrir quand elles sont accumulées et ceci le conduirait à choisir l'autre voie. Une comparaison des différents facteurs sur son échelle de valeur aboutira à sa décision.

Supposons que Robinson ait pris sa décision et commence, après cinq jours, à utiliser le bâton. Le sixième jour et après, par conséquent, 500 baies par jour commenceront à en découler et il récoltera les fruits de son investissement en biens du capital.

Crusoë peut utiliser cette productivité accrue pour *augmenter ses heures de loisir* tout autant que pour augmenter sa production de baies. Il peut ainsi décider de réduire son travail journalier de 10 heures à 8. Sa production de baies augmentera alors, grâce au bâton, de 200 à 400 baies par jour tandis que Crusoë sera capable d'augmenter ses heures de loisir de 14 à 16 par jour. Crusoë peut évidemment choisir de profiter de sa productivité supérieure selon diverses combinaisons d'augmentation de la production du bien lui-même et d'augmentation du loisir.³²

La fonction du capital qui lui permet d'acquérir des biens qu'il ne pourrait pas *du tout* obtenir sinon est encore plus importante que son usage pour l'augmentation de la production par unité de temps. Une très courte période de production permet à Crusoë de produire du loisir et au moins quelques baies, mais sans l'aide du capital il ne peut parvenir à *aucun* de ses autres désirs. Pour obtenir de la viande il doit avoir un arc et des flèches, pour obtenir du poisson il doit avoir une canne à pêche ou

³² En ce sens le bâton peut être qualifié de « dispositif économisant du travail », bien que la terminologie soit trompeuse. Il « n'économise du travail » que dans la mesure où l'agent choisit de profiter de l'augmentation de productivité sous forme de loisirs.

un filet, pour obtenir un abri il doit avoir des rondins de bois, ou de la toile, et une hache pour couper du bois. Pour satisfaire l'un quelconque de ces désirs, il doit réduire sa consommation et investir son travail dans la production de biens du capital. En d'autres termes il doit se lancer dans des processus de production plus longs que ceux en jeu dans la cueillette de baies ; il doit prendre du temps pour produire les biens du capital eux-mêmes avant de pouvoir les utiliser pour profiter des biens de consommation. Dans chaque cas les décisions qu'il prend en se lançant dans la formation de capital résulteront de la comparaison sur son échelle de valeur de l'utilité de la productivité accrue attendue par rapport à la désutilité de sa préférence temporelle pour des satisfactions présentes par rapport à des satisfactions futures.

Il est évident que le facteur qui retient chaque homme d'investir toujours plus de son sol et de son travail en biens du capital est sa préférence temporelle pour les biens présents. Si l'homme, toutes choses égales par ailleurs, ne préférerait pas la satisfaction présente à la satisfaction future, il ne consommerait jamais : il investirait tout son temps et tout son travail pour accroître la production de biens futurs. Mais « ne jamais consommer » est une absurdité, car consommer est l'objectif de toute production. Par conséquent, à chaque instant donné, tous les hommes auront investi dans toutes les périodes de production les *plus courtes* pour satisfaire les besoins ressentis comme les plus pressants, dans la mesure où leur connaissance des recettes le leur permet ; *toute formation de capital additionnel ira vers des processus de production plus longs*. Toutes choses étant égales par ailleurs (c'est-à-dire l'urgence relative des désirs à satisfaire et la connaissance de recettes par l'agent), tout investissement supplémentaire ira vers un processus de production plus long que ceux qui sont alors en cours.

Il est important de comprendre ici qu'une « période de production » n'implique pas seulement la quantité de temps passée à la fabrication du bien du capital, mais se réfère à la durée du temps d'attente du début de la production du bien du capital jusqu'à ce que le *bien de consommation* soit produit. Dans le cas du bâton et des baies, les deux temps étaient identiques mais il n'en était ainsi que parce que le bâton était un bien du premier ordre, c'est-à-dire n'était éloigné que d'un stade de la production des biens de consommation. Prenons par exemple un cas plus complexe — la construction par Crusoë d'une hache afin de couper du bois en vue de se construire une maison. Crusoë doit décider si oui ou non la maison qu'il y gagnera vaudra les biens de consommation auxquels il aura été renoncé entre-temps. Disons qu'il faudra à Crusoë 50 heures pour produire la hache et ensuite 200 heures supplémentaires, avec l'aide de la hache, pour couper et transporter du bois afin de construire une maison.

Le processus de production allongé au sujet duquel Crusoë doit trancher a désormais trois stades, totalisant 250 heures. Tout d'abord, le travail et la nature produisent la hache, bien du capital de deuxième ordre ; puis le travail, plus la hache, plus des éléments donnés par la nature, produisent des cordes de bois, bien du capital du premier ordre ; enfin le travail et les cordes de bois s'associent pour fournir le bien de consommation désiré — une maison. La durée du processus de production est la durée totale séparant le moment où un agent doit commencer à travailler jusqu'au moment où le bien de consommation est obtenu.

Encore une fois, il faut noter que, en tenant compte de la durée d'un processus de production, l'agent ne s'intéresse pas à l'histoire passé en tant que telle. La durée d'un processus de production pour un agent est le *temps d'attente à partir du moment où son action débute*. Ainsi, si Crusoë avait été suffisamment chanceux pour trouver une hache en bonne condition abandonnée par un habitant précédent, il calculerait sa période de production comme valant 200 heures au lieu de 250. La hache lui serait donnée par son environnement.

Cet exemple illustre une vérité fondamentale sur les biens du capital : le capital est toujours une étape intermédiaire sur la voie menant à profiter des biens de consommation. Celui qui possède le capital est d'autant *plus avancé temporellement* sur la route vers le bien de consommation désiré. Crusoë sans la hache est à 250 heures de la maison qu'il désire ; Crusoë avec la hache n'en est éloigné que de 200 heures. Si les cordes de bois avaient été empilées et prêtes à l'emploi à son arrivée, il serait d'autant plus proche de son objectif ; et si la maison avait été là dès le début, il pourrait satisfaire son désir immédiatement. Il serait plus près de son but sans avoir la nécessité de réduire davantage sa consommation. Ainsi le rôle du capital est de rapprocher temporellement les hommes de leur objectif de production de biens de consommation. Cela vaut à la fois pour le cas où de *nouveaux* biens de consommation sont produits et pour celui où *davantage de biens anciens* sont produits. Ainsi, dans le cas précédent, sans le bâton Crusoë était éloigné de 25 heures d'une production de 500 baies ; avec le bâton il n'en est éloigné que de 10 heures. Dans les cas où le capital permet l'acquisition de nouveaux biens — de biens qui n'auraient pas pu être obtenus sinon — il s'agit d'une étape intermédiaire *absolument indispensable*, tout autant que commode, vers le bien de consommation désiré.

Il est évident que, pour toute formation de capital, il doit y avoir *épargne* — une restriction de la satisfaction procurée par des biens de consommation dans le présent — et investissement des ressources équivalentes dans la production de biens du capital. Cette satisfaction procurée par les biens de consommation — la satisfaction des désirs — est

appelée *consommation*. L'épargne peut provenir suite à une augmentation du stock disponible des biens de consommation, que l'agent décide d'épargner pour partie plutôt que de consommer pleinement. En tout cas la consommation doit toujours être plus faible que la quantité qui pourrait être obtenue. Ainsi, si la récolte sur l'île déserte s'améliore, et que Crusoë constate qu'il peut cueillir 240 baies en 10 heures sans l'aide d'un bâton, il peut alors épargner 40 baies par jour pendant cinq jours, ce qui lui permet d'investir son travail dans un bâton sans réduire sa consommation initiale de 200 baies. L'épargne implique la réduction de la consommation par rapport à la quantité qui *pourrait* être consommée ; elle n'implique pas toujours une réduction réelle de la quantité consommée par rapport à son ancien niveau de consommation.

Tous les biens du capital sont périssables. Les quelques produits non périssables et permanents deviennent, pour toutes les intentions et pour tous les objectifs, partie intégrante du *sol*. Sinon, tous les biens du capital sont périssables, s'usant durant les processus de production. Nous pouvons donc dire que les biens du capital, durant la production, sont *transformés* en leurs produits. Avec certains biens du capital ceci est physiquement assez évident. Il est ainsi assez clair par exemple que lorsque 100 livres de pain-vendu-en-gros sont combinées avec d'autres facteurs pour produire 100 livres de pain vendu au détail, le premier facteur est immédiatement et complètement transformé dans le deuxième facteur. L'usure des biens du capital y est dramatiquement claire. La totalité du bien du capital est usée à chaque événement de production. Les autres biens du capital sont cependant également usés, mais pas aussi soudainement. Un camion transportant du pain peut avoir une durée de vie de 15 ans, revenant par exemple à 3000 conversions de pain de ce type, de la vente en gros à la vente au détail. Dans ce cas nous pouvons dire que 1/3000 ème du camion s'use à chaque fois que le processus de production a lieu. De façon similaire un moulin convertissant le blé en farine peut avoir une durée de vie de 20 ans, auquel cas nous pourrions dire que 1/20 du moulin a été usé chaque année de production de farine. Chaque bien du capital particulier a une durée de vie différente et donc un taux d'usure différent ou, comme on le dit, un taux de *dépréciation* différent. La durée de vie des biens du capital, pendant lesquels ils rendent de services, est variable.

Revenons maintenant à Crusoë et au bâton. Supposons que le bâton ait une durée de vie de 10 jours, et qu'elle soit estimée comme telle par Crusoë, après laquelle il est totalement usé et où la production de Crusoë revient à son précédent niveau de 20 baies par heure. Il se retrouve à son point de départ.

Crusoë est désormais devant un choix, une fois son bâton devenu disponible. Son « niveau de vie » (disons désormais de 500 baies par jour plus 14 heures de loisirs) s'est amélioré et il n'aimerait pas la perspective d'une réduction à 200 baies une fois le bâton usé. S'il souhaite conserver intact son niveau de vie, il doit par conséquent travailler pendant les 10 jours à fabriquer un autre bâton, qui pourra être utilisé pour remplacer l'ancien lorsque ce dernier sera usé. Cet acte de fabrication d'un autre bâton implique un *acte d'épargne supplémentaire*. En vue d'investir pour remplacer le bâton il doit épargner à nouveau — réduire sa consommation par rapport à la production qui pourrait être obtenue. Il épargnera ainsi à nouveau l'équivalent de 10 heures de travail en baies (ou en loisir) et les consacra à investir dans un bien qui ne rend que des services indirects à la production future. Supposons qu'il le fasse en transférant une heure par jour de sa production de baies au travail de production d'un autre bâton. Ce faisant il restreint sa consommation de baies, pendant 10 jours, à 450 par jour. Il a réduit sa consommation par rapport à son maximum, bien qu'elle soit encore dans une situation bien préférable à sa situation initiale, sans aide.

La *structure du capital* est ainsi renouvelée à la fin des 10 jours, par l'épargne et l'investissement dans un remplacement. Après cela, Crusoë est à *nouveau* devant le choix entre reprendre sa production maximale de 500 baies par jour et se retrouver au niveau de 200 baies par jour au bout de 10 jours supplémentaires, ou effectuer un *troisième* acte d'épargne en vue de préparer le remplacement du deuxième bâton quand celui-ci sera usé.³³

Si Crusoë décide de *ne pas* remplacer le premier ou le deuxième bâton et accepte une baisse ultérieure de la production pour éviter d'avoir à épargner à ce moment, il *consomme le capital*. En d'autres termes il choisit de consommer au lieu d'épargner et de préserver sa structure du capital ainsi que son taux de production futur. Consommer son capital permet à Crusoë d'accroître sa consommation *du moment* de 450 à 500 baies par jours, mais plus tard, dans le futur (dans le cas présent dans 10 jours), il sera forcé de réduire sa consommation à 200 baies. Il est clair que ce qui a conduit Crusoë à consommer du capital est sa *préférence temporelle*, qui dans ce cas l'a poussé à préférer davantage de consommation présente à des pertes plus grandes de la consommation future.

³³ Il faut souligner que des actes indépendants d'épargne sont nécessaires pour remplacer les biens car de nombreux auteurs (par exemple J.B. Clark et Frank H. Knight) tendent à supposer que, une fois produit, le capital, d'une manière mystérieuse, se reproduit sans qu'il soit besoin d'entreprendre de nouveaux actes d'épargne.

Ainsi tout acteur, à tout moment, a le choix entre : (a) faire des ajouts à sa structure du capital, (b) maintenir son capital intact et (c) consommer son capital. Les choix (a) et (b) impliquent des actes d'épargne. Le cours adopté dépendra du poids accordé par l'agent à la désutilité de l'attente, déterminée par sa préférence temporelle, par rapport à l'utilité procurée dans le futur par l'accroissement de sa consommation de biens de consommation.

A ce point de l'analyse de l'usure et du remplacement des biens du capital, nous pouvons observer qu'un bien du capital conserve rarement la totalité de ses « pouvoirs » d'aide à la production jusqu'à un point où il perdrait soudain toute possibilité de rendre des services. Pour reprendre les mots du professeur Benham, « les biens du capital ne restent habituellement pas en parfaite condition technique pour s'effondrer soudain, comme le merveilleux “one-hoss shay” ». ³⁴ La production de baies de Crusoë, au lieu de rester à 500 pendant 10 jours et de tomber à 200 le 11^{ème} jour, diminuera probablement à une certaine vitesse avant que le bâton ne devienne totalement inutile.

Une autre méthode pour conserver le capital peut désormais se révéler disponible. Crusoë pourrait ainsi constater qu'en dépensant un peu de temps pour réparer son bâton, en éliminant les parties les plus faibles, etc., il serait capable de prolonger sa vie et de conserver plus longtemps sa production de baies. En bref, il pourrait être capable d'augmenter sa structure du capital par des *réparations*.

Ici encore il comparera l'accroissement supplémentaire de la production future des biens de consommation par rapport à la perte *actuelle* en biens de consommation qu'il doit endurer en consacrant son travail à des réparations. Faire des réparations requiert par conséquent un acte d'épargne indépendant et un choix d'épargne. Il est parfaitement possible par exemple que Crusoë décide de remplacer le bâton et consacre du travail dans ce but, mais considère qu'il ne vaut pas la peine de le réparer. Le choix qu'il décidera de faire dépendra de son évaluation des différentes productions possibles et de son taux de préférence temporelle. La décision d'un agent quant aux objets dans lesquels investir dépendra de l'utilité attendue du bien de consommation à venir, de sa durabilité et de la durée du temps d'attente. Il pourrait ainsi tout d'abord investir dans un bâton puis décider qu'il ne vaudrait pas la peine d'investir dans un deuxième bâton ; qu'au lieu de cela il vaudrait mieux commencer à fa-

³⁴ Cf. Frederic Benham, *Economics* (New York : Pitman Publishing, 1941), p. 162. [Le « one-hoss shay » est tiré d'un poème de Wender Holmes. Les économistes parlent de profil « one hoss shay » pour une durée de vie de biens qui conservent toutes leurs propriétés pendant celle-ci et qui les perdent d'un coup. NdT]

briquer la hache afin d'obtenir une maison. Ou il pourrait tout d'abord fabriquer un arc et des flèches pour la chasse puis après cela commencer à travailler à bâtir une maison. Comme l'utilité marginale du stock d'un bien baisse quand le stock augmente, plus il a dans son stock d'un bien de consommation, plus il est vraisemblable qu'il dépensera sa nouvelle épargne pour un bien de consommation différent, car un deuxième bien aura dès lors une utilité marginale du produit plus élevée vis-à-vis du travail investi et de l'attente, et l'utilité marginale du premier bien sera plus basse.

Si deux biens de consommation ont la même utilité marginale attendue pour ce qui est de rendre des services quotidiens et la même période de temps d'attente mais qu'un bien est plus durable que l'autre, alors l'agent choisira d'investir dans la production du premier. A l'inverse, si la totalité des services rendus de deux biens de consommation est identique et que leur période de production est la même, on investira dans le bien le *moins* durable car la totalité des satisfactions sera obtenue plus vite qu'avec l'autre. Donc, en choisissant entre investir dans l'un ou dans l'autre des deux biens de consommation attendus, l'agent choisira, toutes choses égales par ailleurs, le bien ayant la période de production la plus courte, comme il a été dit plus haut.

Tout acteur continuera à épargner et à investir ses ressources dans divers biens de consommation futurs attendus tant que l'utilité, considérée au temps présent, du produit marginal de chaque unité épargnée et investie sera supérieure à l'utilité des biens de consommation présents qu'il pourrait obtenir en n'épargnant pas. Cette dernière utilité — celle des biens de consommation présents auxquels il est renoncé — est la « désutilité de l'attente ». Une fois qu'elle devient supérieure à l'utilité liée à l'obtention d'un plus grand nombre de biens dans le futur par le biais de l'épargne, l'agent cessera d'épargner.

En tenant compte de l'urgence relative des désirs, l'homme, comme il a été démontré plus haut, tend à investir tout d'abord dans les biens de consommation ayant les processus de production les plus courts. Par conséquent, toute épargne sera investie soit dans le maintien de la structure actuelle du capital, soit dans l'ajout de capital à cette structure dans des stades de production *de plus en plus éloignés*, c'est-à-dire dans des processus de production plus longs. Toute nouvelle épargne (au-delà du maintien de la structure) tendra à allonger les processus de production et à investir dans des biens du capital *d'ordres de plus en plus élevés*.

Dans une économie moderne la structure du capital contient des biens presque infiniment éloignés des biens de consommation finals. Nous avons vu plus haut certains stades impliqués dans la production d'un bien relativement très simple comme un sandwich au jambon. Le travail-

leur dans une mine de fer est en fait très éloigné du sandwich au jambon de Jones dans son fauteuil.

Il est évident que les problèmes de mesure apparus lors des paragraphes précédents seraient susceptibles de poser un grave problème pour l'épargne et l'investissement. Comment les agents savent-ils que leur structure du capital a augmenté ou a été consommée, que les types de biens du capital et les biens de consommation sont nombreux ? Crusoë sait évidemment quand il a plus ou moins de baies, mais comment une économie moderne complexe peut-elle, avec les innombrables biens du capital et de consommation, prendre de telles décisions ? La réponse à ce problème, qui dépend également de la commensurabilité des différents biens, sera analysée dans des chapitres ultérieurs.

En observant la production accrue, rendue possible par l'usage des biens du capital, on peut très facilement en arriver à attribuer une certaine sorte de pouvoir productif indépendant au capital et à dire que trois types de forces productives entrent dans la production des biens de consommation : le travail, la nature et le capital. Il serait très facile de tirer cette conclusion mais ce serait parfaitement fallacieux. Les biens du capital n'ont pas de pouvoir productif indépendant de par eux-mêmes ; ils sont en dernière analyse totalement réductibles au travail et au sol, qui les ont produits, et au temps. Les biens du capital constituent du travail, du sol et du temps « emmagasinés » ; ce sont des étapes intermédiaires sur la voie vers l'obtention finale des biens de consommation dans lesquels ils sont transformés. A chaque étape sur cette voie, ils doivent être modifiés par le travail, en conjonction avec la nature, afin de continuer le processus de production. Le capital n'est pas un facteur de production indépendant comme les deux autres. Une excellente illustration de cette vérité a été fournie par Böhm-Bawerk :

L'analogie suivante rendra cela parfaitement clair. Un homme jette une pierre sur un autre homme et le tue. La pierre a-t-elle tué l'homme ? Si la question est posée sans idée spécifique, on peut y répondre sans hésitation par l'affirmative. Mais que faire si le meurtrier, lors de son procès, voulait se défendre en disant que ce n'était pas lui mais la pierre qui a tué l'homme ? En prenant les mots dans ce sens, devrions nous toujours dire que la pierre a tué l'homme et acquitter le meurtrier ? Or c'est avec une idée de ce type que les économistes abordent le sujet de la productivité indépendante du capital [...] Nous ne posons pas la question des causes intermédiaires dépendantes mais des éléments ultimes indépendants. La question n'est pas de savoir si le capital joue un rôle dans la naissance d'un résultat productif — comme le fait la pierre dans le meurtre de l'homme — mais si,

étant donné le résultat productif, une partie en revient au capital de manière tellement totale et particulière qu'elle ne peut simplement pas être mise au crédit des deux autres facteurs élémentaires reconnus, la nature et le travail.

Böhm-Bawerk répond par la négative, soulignant que les biens du capital sont uniquement des étapes intermédiaires dans le processus de production, modifiés à chaque stade par les forces du travail et du sol.

Si aujourd'hui, en associant mon travail aux forces de la nature, je fabrique des briques à partir d'argile et que demain, en associant mon travail à mes talents naturels, j'obtiens de la chaux et que le jour suivant je fabrique du mortier et construis ainsi un mur, peut-on dire qu'il y ait une partie quelconque du mur que moi et les forces naturelles n'ont *pas* fabriquée ? Encore une fois, avant qu'un long travail, comme la construction d'une maison, soit entièrement terminé, il doit naturellement y avoir un moment où un quart est terminé, puis une moitié, puis trois quarts. Que faudrait-il donc dire si l'on décrivait ces étapes inévitables du travail comme des préalables indépendants de la construction d'une maison et que l'on affirmerait que, pour construire une maison, nous aurions besoin, en plus des matériaux de construction et de travail, d'une maison finie au quart, à moitié, aux trois quarts ? Il est peut-être moins frappant dans la forme, mais dans les faits pas plus correct pour un sou, d'élever les étapes intermédiaires de la progression du travail, qui prennent extérieurement la forme de capital, en un agent de production indépendant à côté de la nature et du travail.³⁵

Et ceci vaut quel que soit le nombre de stades en jeu et aussi éloigné que soit le bien du capital du bien de consommation ultime.

Comme l'investissement en biens du capital implique de se tourner vers le futur, l'un des risques avec lequel un agent doit toujours compter est l'*incertitude* des conditions futures. Produire des biens de consommation de manière directe implique une période de production très brève, de sorte que l'incertitude subie n'est pas aussi grande que l'incertitude de processus de production plus longs, incertitude qui devient de plus en plus importante au fur et à mesure que la période de production s'allonge.³⁶

³⁵ Böhm-Bawerk, *Positive Theory of Capital*, pp. 95–96. Voir aussi Mises, *Human Action*, pp. 480–490 et pp. 476–514 [*L'Action humaine*, pp. 507–518 et pp. 503–543].

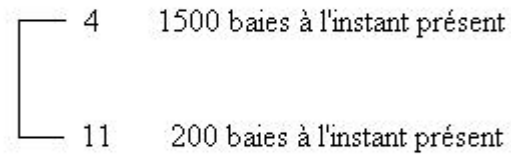
³⁶ Cette incertitude est un sentiment subjectif (« un pressentiment », une estimation) et ne peut en aucun cas être mesurée. Les efforts faits par de nombreux

Supposons que Crusoë, en décidant de son investissement dans le bâton, croit qu'il existe une bonne possibilité de trouver un bosquet où les baies sont en abondance, lui donnant une production de 50 baies ou davantage par heure sans l'aide d'un bâton, et où également les baies seraient si proches que le bâton serait inutile. Dans ce cas, plus il pense que les chances de trouver ce bosquet sont grandes, moins il sera disposé à prendre la décision d'investir dans le bâton, qui ne lui serait alors d'aucune aide. Plus grand est le doute quant à l'utilité qu'aura le bâton une fois fini, moins il est probable que l'on investisse en lui et plus il est probable que l'on investisse dans un autre bien ou que l'on consomme au lieu d'épargner. Nous pouvons considérer qu'il y a une sorte « d'escompte de l'incertitude » dans l'utilité future attendue de l'investissement, escompte qui peut être assez grand pour conduire l'agent à ne pas entreprendre l'investissement. Le facteur d'incertitude joue dans ce cas avec le facteur de préférence temporelle au détriment de l'investissement, et l'agent les compare à l'utilité attendue de la production future.

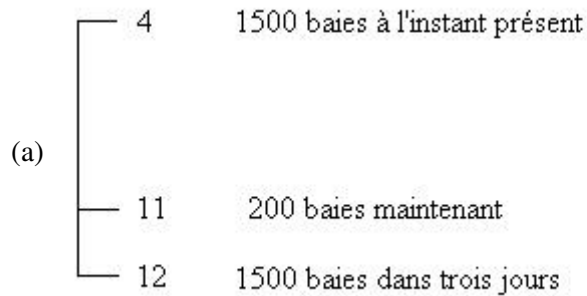
L'incertitude peut à l'inverse jouer le rôle d'aiguillon supplémentaire, incitant à réaliser l'investissement. Supposons ainsi que Crusoë pense qu'une maladie puisse frapper les baies très bientôt et que si cela se produisait sa production de baies sans aide baisserait dangereusement. Si la maladie arrive, Crusoë aurait grand besoin du bâton, même pour conserver sa production au faible niveau actuel. Ainsi, la possibilité que le bâton puisse être d'une utilité encore plus grande pour lui que ce qu'il anticipe, ajoutera à l'utilité attendue de son investissement et plus le risque de cette possibilité sera grand aux yeux de Crusoë, plus il est probable qu'il investira dans le bâton. Le facteur d'incertitude peut ainsi œuvrer dans les deux directions, selon les particularités de la situation.

Nous pouvons expliquer la totalité de l'acte de décision visant à accomplir ou non un acte de formation du capital comme une comparaison d'utilités relatives, « escomptées » par le taux de préférence temporelle de l'agent mais aussi par le facteur d'incertitude. Supposons ainsi d'abord, pour simplifier, que Crusoë, en fabriquant le bâton, renonce à l'équivalent de 10 heures de biens présents, c'est-à-dire 200 baies, et ait acquis 1500 baies trois jours plus tard suite à la décision d'investissement. Si les 1500 baies avaient été disponibles immédiatement, il n'y a pas de doute qu'il aurait donné 200 baies pour en acquérir 1500. Ainsi, 1500 baies à l'instant présent pourraient avoir un rang de quatre sur son échelle de valeur alors que 200 baies ont un rang de 11 :

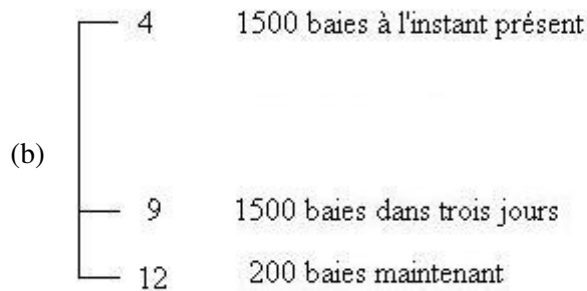
auteurs populaires pour appliquer la « théorie mathématique des probabilités » à l'incertitude des événements historiques futurs sont parfaitement vains. Cf. Mises, *Human Action*, pp. 105–118 [*L'Action humaine*, pp. 111–124].



Maintenant, comment Crusoë décidera-t-il entre 200 baies à l'instant présent et 1500 baies dans trois jours ? Comme tous les choix doivent être faits sur une même échelle de valeur, Crusoë doit classer l'utilité de 1500 baies dans trois jours par rapport à l'utilité de 200 baies maintenant. Si la première est plus grande (plus haut placée sur son échelle de valeur) il prendra la décision d'épargner et d'investir dans le bâton. Si la seconde est plus grande et que les 200 baies perdues auront une valeur supérieure à l'espoir de 1500 baies dans trois jours, alors sa préférence temporelle l'emporte sur l'utilité accrue du stock et il ne prendra pas la décision d'épargner et d'investir. L'échelle de valeur de l'agent peut ainsi être :



ou elle peut être :



Dans le cas (b) il prendra la décision d'investir ; dans le cas (a) il ne la prendra pas. Nous pouvons dire que la valeur de 1500 baies dans trois jours est la *valeur actualisée du bien futur*. Le bien futur attendu est escompté par l'agent avec le *taux de sa préférence temporelle*. La valeur présente (actualisée) de son bien futur attendu est comparée à la valeur présente du bien présent sur l'échelle de valeur de l'agent, et la décision d'épargner et d'investir est faite en conséquence. Il est clair que plus le taux d'escompte (d'actualisation) est élevé, plus la valeur présente du bien futur sera faible et plus grande sera la probabilité de renoncer à l'investissement. A l'inverse, plus le taux d'escompte est faible plus la valeur présente des biens futurs sera grande sur l'échelle de valeur de l'agent et plus grande sera la probabilité qu'elle soit supérieure à la valeur présente des biens auxquels il faut renoncer, et donc plus grande sera la probabilité que l'agent entreprenne l'investissement.

La décision d'investissement sera ainsi déterminée par ce qui sera le plus grand : la valeur présente du bien futur ou la valeur présente des biens présents auxquels il faudrait renoncer. La valeur présente (actualisée) du bien futur est à son tour déterminée par la valeur que le bien futur aurait s'il était immédiatement présent (disons la « valeur future attendue du bien futur ») et par le taux de la préférence temporelle. Plus grande est la première, plus grande sera la valeur actualisée du bien futur ; plus grande est le second (le taux d'actualisation, taux d'escompte des biens futurs par rapport aux biens présents), plus la valeur actualisée sera basse.

A tout moment un agent se voit offrir une gamme de décisions d'investissement, d'utilités potentielles variables quant aux produits qui seront obtenus.³⁷ Il a aussi un certain taux de préférence temporelle, avec lequel il escomptera les utilités futures attendues pour obtenir leur valeur présente. Combien il épargnera et investira pendant une période sera déterminé par une comparaison de ces valeurs actualisées avec la valeur des biens de consommation auxquels il a renoncé en prenant la décision d'investissement. Comme il effectue une décision d'investissement après l'autre, il choisira d'allouer d'abord ses ressources aux investissements ayant la valeur actualisée la plus grande, puis à ceux à la valeur la plus

³⁷ Qu'une telle gamme de décisions d'investissement lui permettant d'obtenir une production future plus grande doive toujours lui être ouverte est une vérité fondamentale découlant de l'hypothèse de l'action humaine. Si ces décisions ne lui étaient pas offertes, cela voudrait dire que l'homme ne pourrait pas (ou plutôt croirait qu'il ne pourrait pas) agir pour améliorer sa situation, et qu'il n'y aurait donc pas de possibilité d'action. Comme nous ne pouvons pas concevoir d'existence humaine sans action, il s'ensuit que les « occasions d'investissement » sont toujours disponibles.

élevée suivante, etc. Au fur et à mesure où il continue d'investir (à n'importe quel moment), la valeur actualisée des utilités futures diminuera. A l'inverse, comme il abandonne une quantité de plus en plus grande de biens de consommation dans le présent, l'utilité des biens de consommation auxquels il renonce (loisir et autres) augmentera — sur la base de la loi de l'utilité marginale. Il cessera d'épargner et d'investir au point auquel la valeur des biens auxquels il renonce dépasse la valeur actualisée des utilités futures. Ceci déterminera le *taux* d'épargne et d'investissement de l'agent à tout instant.

Il est évident que le problème revient à nouveau : Comment les agents peuvent-ils décider et comparer des taux de préférence temporelle pour d'innombrables biens possibles et dans une économie moderne et complexe ? Et ici aussi la réponse pour une économie complexe réside dans l'établissement d'une commensurabilité entre tous les différents biens, présents et futurs, comme cela sera vu dans les chapitres ultérieurs.

Maintenant, les facteurs d'incertitude entrent dans la décision de l'agent d'une façon ou d'une autre. La délicate procédure de comparaison de l'ensemble des différents facteurs intervenant dans la situation est un processus complexe qui se produit dans l'esprit de tout agent en fonction de sa compréhension, de son interprétation, de la situation. C'est une décision dépendant purement du jugement individuel, des estimations subjectives, de chaque agent. La « meilleure » décision ne peut pas être exactement, ou quantitativement, prise à l'avance par des méthodes objectives. Le processus de *prévision* des conditions futures qui surviendront au cours de son action est un processus devant être effectué par chaque agent. Cette nécessité de deviner le cours des conditions importantes et leur possible changement au cours de l'action à venir est appelé l'*acte d'entrepreneuriat*. Ainsi, au moins dans une certaine mesure, tout homme est un entrepreneur. Tout agent effectue son estimation de la situation incertaine en ce qui concerne son action à venir.

Les concepts de *succès* ou d'*échec* de l'entrepreneuriat sont donc déductibles de l'existence de l'action. L'entrepreneur ayant des succès relatifs est celui qui a deviné correctement les changements de conditions se produisant durant l'action et qui a investi en conséquence. Il est le Crusoë qui a décidé de ne pas fabriquer le bâton parce que son jugement lui dit qu'il découvrira bientôt un nouveau bosquet de baies, qu'il finit par trouver. Inversement l'entrepreneur connaissant des échecs relatifs est celui qui s'est lourdement trompé dans ses prévisions des changements importants des conditions au cours de l'action. C'est le Crusoë qui ne s'est pas procuré de bâton contre la maladie des baies. L'agent à succès,

l'entrepreneur à succès, fait des estimations correctes ; l'entrepreneur qui échoue est celui qui fait de mauvaises estimations.

Supposons maintenant qu'un investissement ait déjà été fait et que les biens du capital ont déjà été fabriqués, avec un but en vue, lorsqu'un changement des conditions révèle qu'une erreur a été commise. L'agent est alors face au problème de devoir déterminer quoi faire du bien du capital. La réponse dépend de la *convertibilité* du bien du capital. Si le bien perd toute valeur dans l'usage pour lequel il était destiné, l'agent, bien qu'ayant fait une erreur en investissant initialement dans ce bien, l'a désormais entre ses mains et doit en tirer le meilleur parti. S'il existe un autre usage vers lequel l'agent peut commodément transférer le bien du capital, il le fera. Ainsi, si Crusoë se rend compte qu'un nouveau bosquet a rendu son bâton inutile pour la cueillette des baies, il peut l'utiliser comme canne. Il n'aurait pas investi dans cet usage initialement s'il avait su que le bâton serait inutile dans la cueillette, mais maintenant qu'il l'a, il le consacre à son usage disponible le plus urgent. D'un autre côté, il peut avoir le sentiment qu'il ne vaudrait vraiment pas la peine de passer du temps à remplacer le bâton, maintenant qu'il n'est utilisable que pour aider à la marche. Ou, après avoir travaillé 50 heures et fabriqué une hache, il peut découvrir une maison abandonnée par un habitant précédent. La hache, toutefois, peut être convertie pour quelque chose ayant une valeur juste un peu plus faible — disons pour fabriquer un arc et des flèches pour la chasse ou pour fabriquer un bateau pour la pêche. La hache peut avoir tellement de valeur dans ces usages que Crusoë travaillera toujours pour la remplacer et la maintenir opérationnelle.

Il est clair que le stock accumulé des biens du capital (ou, à ce propos, de biens de consommation durables) impose une force conservatrice à l'action du jour présent. L'agent est influencé dans le présent par ses actions (ou par celles de quelqu'un d'autre) du passé, même si ces dernières étaient en partie erronées. Crusoë peut ainsi trouver une hache déjà disponible, fabriquée par un habitant précédent. Cela pourrait ne pas être le type de hache que Crusoë aurait considéré comme la meilleure disponible. Il peut toutefois décider, si c'est une hache pouvant rendre des services, de l'utiliser comme bien du capital et d'attendre qu'elle s'use avant de la remplacer par une hache de son choix. Il peut au contraire estimer qu'elle est si émoussée qu'elle n'a que peu d'utilité et se mettre immédiatement au travail pour fabriquer une hache lui-même.

Le conservatisme du passé exerce une influence similaire sur la question du *lieu de résidence* qui est un autre aspect du même problème. Crusoë peut ainsi avoir déjà construit sa maison, dégagé un champ, etc., dans une partie de l'île. Puis, un jour, en faisant le tour de l'île, il peut découvrir un endroit de l'autre côté, offrant des avantages bien plus

grands pour la pêche, les fruits, etc. S'il n'avait pas investi dans des biens du capital ou dans des biens de consommation durables, il transférerait immédiatement son lieu de résidence vers cette zone plus abondante. Il a toutefois déjà investi dans certains biens du capital : quelques-uns, comme la hache, peuvent facilement changer de lieu ; d'autres, comme le champ dégagé et la maison, ne peuvent pas changer d'endroit. Il doit donc choisir suivant son échelle de valeur entre les avantages et les inconvénients d'un déménagement : pêche et fruits plus abondants contre la nécessité de travailler à la construction d'une nouvelle maison, à un nouveau dégagement, etc. Il peut décider par exemple de rester dans la maison et son champ dégagé jusqu'à ce qu'ils soient usés à un certain point, sans travailler à leur remplacement, puis de déménager vers le nouvel emplacement.

Si un agent décide d'abandonner un capital non convertible, comme le bâton ou le champ dégagé, en faveur de la production d'autres biens du capital et d'autres biens de consommation, il n'est *pas*, comme peuvent le penser certains, en train de gaspiller ses ressources en permettant l'apparition d'une « capacité inutilisée » de ses ressources. Quand Crusoë abandonne son champ dégagé ou son bâton ou sa maison (qui peut être considérée à ce sujet comme équivalente à un capital), il abandonne un capital non convertible pour pouvoir utiliser son travail en liaison avec des éléments naturels ou des biens du capital qui, à ce qu'il croit, lui rapporteront une utilité plus grande. De façon similaire, s'il refuse de se rendre loin dans une jungle pour y chercher des baies, il ne « gaspille » pas son stock non convertible de sol et de baies, car il juge que le faire a une utilité moins grande que les autres usages qu'il pourrait faire de son travail et de son temps. L'existence d'un bien du capital non utilisé révèle une erreur commise par lui ou par un agent précédent *dans le passé*, mais indique que l'agent s'attend à retirer une utilité plus grande d'autres usages de son travail que celle qu'il pourrait obtenir en continuant à utiliser le bien du capital dans son usage prévu initialement ou en le convertissant à un autre usage.³⁸

Cette discussion fournit la clé d'une analyse de la façon dont les agents emploieront les facteurs de production donnés par la nature. Dans de nombreux cas les agents ont le choix entre les divers éléments fournis par la nature. Supposons ainsi que Crusoë, lors de ses explorations de l'île, découvre que parmi les endroits possibles où il peut s'établir, certains sont abondant pour la production de baies (en mettant de côté leur production d'autres biens), d'autres moins, et certains stériles. Les autres

³⁸ Sur le sophisme des « capacités inutilisées », voir Benham, *Economics*, pp. 147–49.

considérations étant égales, il est clair qu'il s'établira sur le sol plus plus fertile — le « meilleur » sol — et qu'il emploiera ce facteur en fonction de l'utilité de son produit, de la possibilité d'investir des biens du capital utiles sur le sol, de la valeur qu'il donne au loisir, etc. Les zones de terres plus pauvres resteront inutilisées. Comme dit plus haut, ce développement est à attendre : il n'y a aucune raison d'être surpris de l'existence de « ressources non utilisées ». A l'inverse, si les meilleures zones sont épuisées, alors Crusoë ira utiliser certaines des zones de qualité suivante, jusqu'à ce que l'utilité du stock produit ne parvienne plus à dépasser l'utilité du loisir auquel il renonce. (« De qualité suivante » comprend tous les facteurs qui importent, comme la productivité, l'accès facile à la meilleure terre, etc.)

Les terres potentiellement utilisables, mais que l'agent choisit de *ne pas* utiliser parce que cela ne « paierait » pas en termes d'utilités auxquelles il faudrait renoncer, sont appelées terres submarginales. Elles ne sont pas un objet d'action sur le moment, mais l'agent les garde en tête pour un possible usage futur.

D'un autre côté, l'île de Crusoë peut être si petite ou si déserte que toutes les terres ou zones aquatiques utiles disponibles doivent être mises à contribution. Crusoë peut ainsi devoir explorer la totalité de l'île pour sa production de 200 baies. Dans ce cas, si ses ressources sont telles qu'il doit toujours employer tous les facteurs donnés par la nature et potentiellement utiles, il est évident que l'agent est très proche du niveau de la simple survie.

Dans les cas où les facteurs donnés par la nature sont travaillés, « améliorés », et maintenus par du travail humain, ils sont de fait transformés en biens du capital. Ainsi, le sol qui a été défriché, labouré, cultivé, etc., par le travail humain, est devenu un bien du capital. Cette terre est un bien produit et non un bien donné à l'origine. Les décisions quant à savoir si et dans quelle mesure il faut améliorer le sol, ou s'il faut le conserver intact ou en extraire le maximum de biens de consommation au prix de pertes futures (l'« érosion »), sont à mettre exactement sur le même plan que toutes les décisions de formation du capital. Elles dépendent d'une comparaison entre l'utilité attendue de la production future et l'utilité des biens de consommation actuels auxquels il faut renoncer.

Il est clair que la formation du capital et l'allongement concomitant de la période de production prolongent la *période d'anticipation* de l'agent. La formation de capital allonge la période future pour laquelle il prépare la satisfaction de désirs. L'*action* implique d'anticiper des désirs qui ne seront ressentis que dans le futur, d'estimer leur urgence relative, et de se décider sur la façon de les satisfaire. Plus les hommes investissent de capital, plus leur période d'anticipation tendra à être longue. Les

biens directement et actuellement consommés sont des *biens présents*. Un *bien futur* est l'espoir présent de bénéficier d'un bien de consommation à un instant du futur. Un bien futur peut être un titre sur de futurs biens de consommation ou peut être un bien du capital, qui sera transformé en bien de consommation dans le futur. Comme un bien du capital est une étape intermédiaire (et que les facteurs naturels sont les états initiaux) sur la route vers les biens de consommation, les biens du capital et les facteurs naturels sont tous deux des biens futurs.

De même, la période d'anticipation peut être prolongée par l'allongement de la durée de vie des biens de consommation produits. Une maison a par exemple une durée de vie plus longue qu'une récolte de baies et l'investissement de Crusoë dans une maison allonge considérablement sa période d'anticipation. Un bien de consommation durable n'est consommé que partiellement jour après jour, de sorte que la consommation de chaque jour est celle d'un bien présent, alors que le stock restant est un bien futur. Ainsi, si une maison est construite et dure 3000 jours, son utilisation pendant une journée en consommera 1/3000 ème, alors que le reste sera consommé dans le futur. Un trois millième de la maison est un bien présent, tandis que ce qui reste est un bien futur.³⁹

On pourrait ajouter qu'une autre méthode d'allongement de la période de production est la simple accumulation de stocks de biens de consommation à consommer dans le futur au lieu de les consommer dans le présent. Crusoë peut par exemple épargner un stock de 100 baies à consommer dans quelques jours ou une semaine plus tard. Ceci est souvent appelé *l'épargne simple*, par opposition à *l'épargne capitaliste*, dans lequel l'épargne entre dans le processus de formation du capital.⁴⁰ Nous verrons cependant qu'il n'y a aucune différence essentielle entre les deux types d'épargne et que l'épargne simple est également capitaliste en ce qu'elle aussi conduit à la formation de capital. Nous devons garder à l'esprit le fait crucial que le concept de « bien » se réfère à une chose dont l'agent pense que les unités offrent des services égaux. Il ne se réfère pas aux caractéristiques physiques ou chimiques du bien. Nous rappelons notre critique de la fallacieuse objection populaire opposée au fait universel de la préférence temporelle — que, pendant l'hiver, de la glace l'été prochain est préférée à de la glace tout de suite.⁴¹ Cela n'était pas un cas de préférence pour la consommation d'un *même* bien dans le futur par rapport à sa consommation dans le présent. Si Crusoë possède

³⁹ Cf. Böhm-Bawerk, *Positive Theory of Capital*, pp. 238–44.

⁴⁰ L'épargne simple ne doit pas être confondue avec un exemple précédent, où Crusoë épargnait des stocks de biens de consommation pour les consommer lorsqu'il consacrait son travail à la production de capital.

⁴¹ Voir la note 15 ci-dessus.

un stock de glace en hiver et décide d'en « épargner » une partie jusqu'à l'été suivant, cela veut dire que la « glace-en-hiver » est un bien *différent*, présentant une intensité de satisfaction différente, de la « glace-en-été », malgré leurs similitudes physiques. Le cas des baies ou d'un autre bien est similaire. Si Crusoë décide de repousser la consommation d'une fraction de son stock de baies, cela veut dire que sa fraction donnera une intensité de satisfaction plus grande si elle est consommée plus tard de préférence à maintenant — suffisamment plus grande, en fait, pour surmonter sa préférence temporelle en faveur du présent. Les raisons d'une telle différence peuvent être nombreuses, comprenant une anticipation des goûts et des conditions de l'offre de biens à cette date future. En tout cas les « baies-mangées-dans-une-semaine » deviennent un bien d'une valeur plus élevée que les « baies-mangées-maintenant », et le nombre de baies qui seront transférées de la consommation d'aujourd'hui à celle de la semaine prochaine sera déterminé par le comportement de l'utilité marginale décroissante des baies de la semaine prochaine (quand le stock augmente), et par le taux de préférence temporelle. Supposons qu'en raison de tous ces facteurs Crusoë décide de transférer 100 baies dans ce but. Dans ce cas, ces 100 baies sont enlevées de la catégorie des biens de consommation et transférés à celle des biens du capital. Ce sont toutefois des biens du capital d'un genre qui, comme le vin, n'ont besoin que de *temps de maturation* pour se transformer en biens de consommation, sans dépense de travail (en dehors du possible travail supplémentaire de stockage et de déstockage des baies).

Il est donc clair que l'accumulation d'un stock de biens de consommation est elle aussi une épargne qui participe à la formation du capital.⁴² Les biens épargnés deviennent immédiatement des biens du capital, qui se transforment plus tard en biens de consommation de valeur plus élevée. Il n'y a pas de différence essentielle entre ces deux types d'épargne.

10. L'action en tant qu'échange

Nous avons dit que toute action implique un échange — l'abandon d'un état de choses en faveur de ce qu'un agent attend devoir être un état plus satisfaisant.⁴³ Nous pouvons désormais examiner les conséquences de cette vérité à la lumière des nombreux exemples qui ont été donnés dans ce chapitre. Chaque aspect de l'action a impliqué un *choix* entre

⁴² La période de production sera égale à la différence temporelle entre l'acte d'épargne et l'acte de consommation future, comme dans tous les autres cas d'investissement.

⁴³ Voir page 19 plus haut.